NOUVELLE REVUE THÉOLOGIQUE

107 Nº 4 1985

Le Dieu de Jésus-Christ. Chronique de christologie

Léon RENWART (s.j.)

p. 575 - 583

https://www.nrt.be/es/articulos/le-dieu-de-jesus-christ-chronique-de-christologie-851

Tous droits réservés. © Nouvelle revue théologique 2024

Le Dieu de Jésus-Christ

CHRONIQUE DE CHRISTOLOGIE

Les huit ouvrages de cette chronique ont été répartis en trois groupes. Le premier recense deux livres qui englobent la réflexion sur Jésus-Christ dans un ensemble plus vaste : ce sont *Le Dieu des chrétiens*, de Kasper, et l'ouvrage de J.M. Rovira Bellosa sur *La humanitat de Déu,* qui présente l'économie du salut. Le second regroupe trois livres traitant formellement de christologie : J.A. Sayes se pose le problème de l'être et de la personne de Jésus-Christ ; Chr. Duquoc nous offre un essai sur la limite de la christologie ; Cl. Richard s'interroge sur la prière de Jésus aujourd'hui et son rapport à la nôtre. La troisième partie réunit une étude de la christologie de Karl Rahner et la présentation du dossier de « l'affaire » Schillebeeckx. On y a joint un recueil bibliographique arrivé en dernière minute.

— I —

Le Dieu des chrétiens [1] est la traduction du livre *Der Gott Jesu Christi,* de Walter Kasper, qui a été présenté à nos lecteurs (*NRT*, 1984, 408-410). Nous ne détaillerons pas à nouveau le contenu de ces pages : elles examinent la question de Dieu telle que la pose (ou ne la pose pas) le monde moderne ; elles précisent le message sur Dieu que nous apporte Jésus-Christ (fort bonnes pages sur les preuves de sa divinité) et décrivent les fondements et les développements de la doctrine trinitaire, ce mystère qui nous est révélé dans et par le Fils incarné. Nos lecteurs de langue française seront heureux de posséder dans les deux ouvrages de Kasper, celui-ci et *Jésus, le Christ* (traduction de *Jesus der Christus,* cf. *NRT*, 1977, 219-221), une présentation solide et claire de la foi catholique sur ces points essentiels que sont la personne de Jésus-Christ et le Dieu, un et trine, qu'il nous révèle. Ils apprécieront la connaissance étendue que l'A. manifeste de la problématique moderne ainsi que des questions théologiques traditionnelles en ces domaines. Ils seront heureux de découvrir dans ces pages une doctrine ferme et ouverte au dialogue (aussi bien avec nos frères des autres Eglises qu'avec les incroyants ou les mal-croyants — et nous le sommes tous un peu). On regrettera que la traduction française ne soit pas accompagnée, comme l'original allemand, d'un index analytique. Sa confection demande certes

1. W. Kasper, *Le Dieu des chrétiens,* coll. Cogitatio fidei, 128, Paris, Ed. du Cerf, 1985, 22 × 14, 470 p., 184 FF.

un gros travail, mais pareille table aurait été un instrument précieux pour l'utilisation des richesses contenues dans ce volume.

La humanitat de Déu, de J.M. Rovira Belloso [2], est le second volet du diptyque dont *Revelació de Déu, salvació de l'home* (théologie de l'incarnation) était le premier ; ce volume-ci est consacré à « l'économie », le plan de salut qui est l'essence du christianisme. Des quatre parties du livre, la première étudie les rapports entre la théologie et la philosophie : éléments philosophiques implicites dans les évangiles, rencontre de l'hellénisme et de la théologie chrétienne (avec les aspects négatifs et positifs de cette rencontre), étude plus précise des notions d'image et de figure ainsi que de leur rôle dans la révélation que Dieu nous fait de lui-même. L'A. conclut cette partie en nous prévenant qu'il « n'offre pas un système, mais une intuition méthodologique : une pensée et un discours symboliques ou typologiques, accompagnés d'une réflexion critico-évangélique, capables de réduire la pollution idéologique que nous respirons » (48).

Une seconde partie est divisée en deux sections : l'une décrit le déisme occidental de ses origines à son épanouissement chez Goethe et Lessing ; l'autre lui oppose l'idée de Dieu telle que Jésus nous la révèle. La troisième partie développe ce point en montrant que l'incarnation se réalise concrètement dans la figure messianique du Fils de Dieu ; ceci amène l'A. à préciser le messianisme tel que Jésus le comprend et le réalise ainsi que le problème de sa conscience messianique et la nécessité d'une synthèse équilibrée entre le Jésus de l'histoire et le Christ de la foi. La quatrième partie nous présente l'Eglise de la Trinité et de l'Eucharistie. L'A. se demande d'abord si un « Peuple de Dieu » est possible, ce qui l'amène à poser le problème fondamental du pouvoir (spirituel et institutionnel), puis à montrer l'identité entre l'institution du messianisme de Jésus et l'*Ecclesia orans* (l'Eglise en prière) ou institution à la gloire du Père. Après avoir exploré la dimension sacramentelle, où se rejoignent l'initiative trinitaire et l'humanité qui en bénéficie, l'A. présente la Trinité, Père, Fils et Esprit, en elle-même et dans « l'économie » qui nous la révèle comme source et couronnement de notre appel à partager sa vie.

— II —

Dans *Jesucristo, Ser y Persona* [3], José Antonio Sayes se propose de montrer que la définition dogmatique de Chalcédoine « fait date non seulement pour la foi et la théologie, mais aussi pour la philosophie » (13). Dans ce but, il divise sa recherche en deux parties. La première est l'histoire du concept de personne : son évolution nous est successivement présentée dans la patristique, chez Boèce et saint Thomas, dans les discussions scolastiques sur le « constitutif formel de la personne », chez les auteurs

2. J.M. Rovira Belloso, *La humanitat de Déu*. Aproximació a l'essència del cristianisme, coll. Estudis i Documents, 38, Barcelona, Edicions 62, 1984, 21 × 15, 252 p.

3. J.A. Sayes, *Jesucristo, Ser y Persona*, coll. Publicaciones de la Facultad de Teología del Norte de España, Sede de Burgos, 51, Burgos, Ed. Aldecoa, 1984, 25 × 18, 168 p.

modernes tenant compte du concept récent (psychologique) de la personne, enfin chez ceux qui ont essayé de « dépasser » Chalcédoine (Schoonenberg, Schillebeeckx, González Faus). Une seconde partie est une réflexion systématique sur la métaphysique du sujet d'attribution et sur la psychologie du Christ (ses « sciences » humaines, sa conscience humaine de son identité divine). Elle se termine par une brève esquisse de l'anthropologie humaine que l'on peut déduire de ces présupposés.

Ce travail est largement informé des divers courants de pensée (anciens, modernes et récents) sur le problème. Il ne manque ni de clarté dans l'exposé, ni de réflexions pertinentes sur les enjeux en cause et les conséquences de certaines positions. On relève cependant certaines lacunes. Ainsi, sauf erreur, nous n'avons trouvé aucune mention de la remise en honneur par Billot, de la Taille et d'autres, de la position de Capreolus sur le constitutif formel de la personne. Nous n'avons pas trouvé trace non plus des pénétrantes réflexions de K. Rahner sur la conscience directe et la conscience réflexe (*Schriften,* V, 228), si éclairantes pour la conscience humaine qu'a Jésus de sa divinité.

Le point sur lequel nous nous séparons des thèses de l'A. est très clairement énoncé par lui : « Le je existe dans et par la nature dans laquelle il s'enracine et de laquelle il reçoit son être » (139). Ceci a pour conséquence que « la conscience réflexe (étant) conscience de la nature » (155), Jésus peut, « lorsque sa nature humaine a atteint le développement psychologique requis, *connaître* (nous soulignons) son identité divine de manière humaine » (155). C'était déjà, pour l'essentiel, la position du Père Galtier (*De incarnatione et redemptione,* Paris, Beauchesne, 1e éd. en 1926). Cette position a été remarquablement critiquée par le P. Lonergan, son successeur à la Grégorienne, dans son *De constitutione Christi ontologica et psychologica* (Roma, Pont. Univ. Gregoriana, 1e éd. en 1956). Optant délibérément pour le primat de l'existant sur la manière dont il existe (c'est la personne qui existe selon une nature, non la nature qui existe sur un mode personnel), il conclut que c'est la personne qui est consciente : en conséquence, il est évident que le Christ a conscience de lui-même comme propre Fils de Dieu dans sa nature humaine aussi bien que dans sa nature divine. Si l'on ajoute à cela les remarques de K. Rahner rappelées ci-dessus, on voit que cette affirmation concerne la conscience directe (à ce niveau, Jésus, comme chacun de nous, sait qui il est), mais laisse place à la possibilité d'un réel développement au niveau de la conscience réflexe. Nous avouons préférer cette manière d'envisager les choses : elle a, entre autres, le grand mérite de situer le mystère là où il est : un seul et le même existe éternellement comme Fils du Père et, depuis l'incarnation, dans l'humanité qu'il assume. Il est donc nécessairement conscient de lui-même dans ses deux « natures » : le fait est certain, le « comment » relève du mystère de l'Incarnation.

Christian Duquoc a centré son livre *Messianisme de Jésus et discrétion de Dieu*[4] sur une double question : « l'originalité du messianisme de

4. Chr. Duquoc, *Messianisme de Jésus et discrétion de Dieu.* Essai sur la limite de la christologie, coll. Publications de la Faculté de Théologie de l'Université de Genève, 9, Genève, Labor et Fides, 1984, 21 × 15, 258 p.

Jésus et ses conséquences quant à la question de Dieu. Il s'insurge contre l'idéalisme de trop de christologies, il veut être habité par le cri de révolte biblique contre l'oppression. Il désire cependant faire droit au refus d'identifier christologie et théologie. En ce sens, il représente un essai sur les limites nécessaires de toute christologie. Celles-ci sont la garantie que la discrétion de Dieu dans notre histoire sera respectée » (6). Cette démarche l'amène à « reconnaître un double écart comme critère de la construction théologique : écart entre Jésus historique et Christ, écart entre Christ et Dieu » (9, cf. 252).

Un premier chapitre étudie les déplacements qui se sont produits, ces derniers temps surtout, en christologie, sous l'influence de l'exégèse, des études historiques et des courants philosophiques qui marquent notre époque. Un second chapitre examine la foi pascale et la question de Dieu. Le chapitre III nous invite à considérer la « subversion prophétique » que représente l'attitude de Jésus en face de la justice, de la loi et de la tradition, ces trois instances qui assuraient l'équilibre de la société juive. Le chapitre IV montre que, pour ce faire, Jésus a dû réinterpréter le messianisme, qui n'est ni un programme politique, ni une utopie, mais l'annonce de l'écart entre le visage humain de Jésus et Dieu. Le chapitre V est consacré à l'étude des « hauts titres » de Jésus : humainement anticipés par sa liberté seigneuriale, ceux-ci fondent l'occultation de Dieu dans son existence. Le chapitre VI nous affronte enfin au don de l'Esprit et au problème de la violence historique qui se continue dans l'histoire post-pascale, non comme une conséquence du retard de la parousie, mais en vertu des effets de la messianité originale de Jésus.

Pour apprécier ces pages, il serait utile de savoir où et comment l'auteur se situe. Bien que ce ne soit dit explicitement nulle part, divers indices nous incitent à penser qu'il s'agit de cours ou de conférences donnés, dans le cadre de la Faculté de théologie protestante de l'Université de Genève, à des étudiants ayant largement dépassé les premiers stades de leur formation dans cette discipline. Ceci expliquerait bien les nombreuses allusions aux travaux récents, auxquels l'A. se réfère comme à des positions supposées connues. Les remarques que nous nous permetrons de faire le seront en fonction de cette localisation probable de ces textes.

Cet ouvrage nous paraît représenter une intéressante hypothèse de travail offerte à des théologiens aux prises avec les problèmes que leur posent les multiples christologies actuelles et leurs orientations passablement divergentes. Ces pages contiennent nombre de remarques pertinentes et de suggestions intéressantes, très particulièrement tout ce qui est dit de la liberté seigneuriale manifestée par Jésus dans sa vie terrestre (sans oublier de pénétrantes suggestions sur les théologies de la libération). Mais elles soulèvent aussi bon nombre de points d'interrogation (sans doute stimulants, eux aussi, pour des étudiants en doctorat), qui rendent difficile un accord total avec les positions et les hypothèses avancées par l'A. Signalons l'un ou l'autre point. C. Duquoc est partisan de l'inexistence des sanctions éternelles (il présente d'ailleurs explicitement ceci comme une hypothèse). Tel n'est pas l'enseignement de l'Eglise catholique ; de plus, cette position semble bien chercher un certain nombre de ses arguments dans

une conception qui fait de l'enfer le temps et le lieu de la vengeance de Dieu (vues déjà dépassées par saint Thomas, cf. par exemple *Contra Gentes*, IV, 93) et impliquer une conception diminuée de la tragique grandeur de l'être humain, créé libre et donc capable de dire oui à Dieu, mais aussi de se fermer définitivement à son amour. Relevons encore qu'il y aurait beaucoup à dire sur l'abandon généralisé de la métaphysique, signalé à plusieurs reprises par l'auteur. Il est possible qu'il prenne acte d'une situation de fait ; il est néanmoins dommage qu'il ne se pose pas la question (pourtant essentielle) de savoir si l'abandon de toute métaphysique (pas seulement de ses emplois abusifs, les seuls à nous être présentés) n'est pas à l'origine du désarroi moderne en christologie et en théologie.

Ces quelques remarques suffiront à expliquer pourquoi ce livre nous paraît de nature à stimuler la recherche de théologiens de métier, bien renseignés sur la matière et ses implications : ils profiteront des intuitions et des suggestions que contiennent ces pages, mais aussi des points d'interrogation que soulèvent certaines prises de position. Nous n'oserions par ailleurs le conseiller au chrétien simplement désireux d'éclairer sa foi, car il n'aura guère la vaste information qui lui permettrait de comprendre les allusions de ce texte ni les éléments indispensables pour le discernement nécessaire à sa bonne compréhension.

Dans *Jésus en prière aujourd'hui* [5], dom Claude Richard, o.c.s.o., persuadé à bon droit « qu'il n'est pas de prière qui ne soit participation à la prière du Christ », s'efforce de combler une lacune de la littérature théologique et spirituelle au cours des siècles, la faible place qu'y occupe la réflexion sur la prière de Jésus. Il met au service de cette étude une remarquable connaissance de l'Ecriture, des Psaumes notamment, et une expérience due à une longue pratique de la prière monastique. Il est d'autant plus triste, dans ces circonstances, qu'on ne puisse recommander sans plus ces pages écrites avec tant de cœur.

En effet, dans un « Avertissement » (8), l'A. nous prévient que « ce livre voudrait seulement expliciter et développer quelque peu un point particulier de la vision du Mystère du salut exposée dans (son) ouvrage *Il est notre Pâque* ». Il n'est guère étonnant, dans ces conditions que ce livre-ci prête le flanc aux remarques que nous avons bien dû faire à l'ouvrage dont il s'inspire (cf. *NRT*, 1983, 100). Nous continuons à ne pas voir (et de moins en moins) comment les affirmations de l'A. ne conduisent pas à la reconnaissance, dans la nature humaine de Jésus, non seulement d'une personnalité distincte, mais encore d'un personne humaine proprement dite. Comment comprendre sinon, pour ne citer qu'un seul passage (il en est beaucoup d'autres), que Jésus à l'agonie ait dû prier pour son propre salut éternel (cf. p. 14 et 18) ? Nous nous demandons si la cause profonde de ce qu'il nous faut bien qualifier au minimum d'orientation dangereuse et d'expressions capables d'en induire d'autres en erreur n'est pas à chercher dans la manière dont Cl. Richard approche le mystère de Jésus-Christ.

5. Cl. Richard, O.C.S.O., *Jésus en prière aujourd'hui*. Paris, Beauchesne, 1984, 22 × 14, 178 p., 120 FF.

On peut en effet prendre pour point de départ le « je » (la personne) qui s'exprime selon deux modes d'être (les « natures ») ; il est légitime aussi de partir des deux « natures » pour en montrer (ou en affirmer) l'unité. Ces deux approches ont chacune leurs avantages et leurs inconvénients. Il nous semble que dom Richard adopte cette seconde manière et n'arrive pas pleinement à en éviter le danger typique : présenter, qu'on le veuille ou non, la personnalité humaine (la « nature humaine ») de Jésus comme douée d'une autonomie telle qu'on ne voit plus comment cette humanité peut encore être celle du propre Fils de Dieu. Pour reprendre le point relevé ci-dessus (mais il n'est pas le seul), comment le Fils de Dieu peut-il vraiment devoir prier, fût-ce dans son humanité, pour le salut éternel de sa propre nature humaine ?

L'auteur estime possible de tenir cette thèse ; d'autres affirmations ne permettent pas de douter qu'il croit à l'unité de Jésus-Christ, vrai Dieu et vrai homme. Nous craignons cependant que beaucoup de lecteurs ne voient pas comment concilier ces diverses affirmations ; cette lecture les portera alors à ne plus reconnaître en Jésus qu'un homme doué de qualités exceptionnelles et plus ou moins uni au Verbe de Dieu. Impossible de taire ce danger ; nous le regrettons d'autant plus que l'A. détient vraiment un message à nous transmettre sur la prière.

— III —

Dans *Logos-Symbol in the Christology of Karl Rahner*[6], Joseph H.P. Wong, s.d.b., présente une synthèse de la christologie de cet auteur basée sur l'union entre les concepts de Logos et de symbole. Son travail se divise en trois parties. La première recherche les sources de la théorie symbolique chez Rahner : origine religieuse par la formation reçue dans la Compagnie de Jésus, à partir des *Exercices Spirituels* et de la dévotion au Cœur de Jésus ; approfondissement philosophique de cette intuition. La seconde est une présentation de sa christologie sous son double aspect : incarnation et rédemption. La troisième s'offre comme une évaluation critique et constructive, marquant la richesse des vues rahnériennes et les points sur lesquels elles pourraient être prolongées ou améliorées.

On apprendra non sans intérêt que la source première de cette théologie est à chercher dans l'expérience religieuse de son auteur. Wong pose en thèse que « Rahner est d'abord un mystique, qui cherche dans un système philosophique la clarification conceptuelle qui lui permette de communiquer son expérience religieuse » (46, cf. 268). Pour établir cette affirmation, Wong s'appuie sur un inédit : *Ex latere Christi,* mémoire rédigé par l'étudiant en théologie à la Faculté d'Innsbruck, et sur son étroite collaboration, à cette époque, avec son frère Hugo, jésuite comme lui. On nous donne ensuite un exposé clair et solide du principe de base de la théorie

6. J. H.P. Wong, S.D.B., *Logos-Symbol in the Christology of Karl Rahner,* coll. Biblioteca di Scienze Religiose, 61, Roma, LAS, 1984, 24 × 17, 280 p., 25.000 lires.

rahnérienne du symbole : « Tout être est symbolique par nature, parce qu'il 's'exprime' nécessairement lui-même pour atteindre sa propre nature » (75).

Dans l'étude de la christologie de Rahner, Wong montre bien que, dès les débuts, l'intérêt des *mysteria carnis Christi* (les diverses phases de sa vie terrestre) est clairement affirmé, bien que l'on soit dans la phase que l'on peut qualifier de christologie « d'en haut ». Il présente aussi un principe-clef de la position rahnérienne : « Dieu, immuable en lui-même, peut changer dans un autre ». Il met en lumière la doctrine, riche et nuancée, de Rahner sur la conscience humaine de Jésus : dans sa conscience directe, qui n'est que la traduction, à ce niveau, de son être, il a toujours su qu'il était le propre Fils de Dieu (comme chacun de nous sait, à cette profondeur, qui il est) ; mais, pour pouvoir l'exprimer à lui-même et aux autres, il a eu, comme nous, besoin de toute une éducation.

Dans la troisième partie, Wong porte une attention spéciale à plusieurs points, soit pour en montrer la richesse, soit pour suggérer des prolongements ou des améliorations. Ainsi, il étudie longuement la formule par laquelle Rahner s'efforce de concilier l'immutabilité divine et son « devenir » ; il en propose une interprétation fort intéressante basée sur sa doctrine du Logos-symbole. Il relève aussi trois points « faibles ». Le premier est la place minime occupée, dans les écrits de Rahner, par l'étude théologique de la vie terrestre de Jésus. Nous croyons que celui-ci aurait reconnu le fait, qui est patent, et plaidé les « circonstances atténuantes » : ses écrits occasionnels ne lui ont guère fourni l'occasion de développer des considérations dont il a toujours maintenu l'importance. Bornons-nous à signaler le second point, « l'existential surnaturel » : Wong suggère de considérer qu'il devient un « existential christique » à partir de l'incarnation. La troisième question touche la conscience qu'a Dieu de lui-même. Pour éviter le trithéisme, Rahner a toujours fermement maintenu qu'il n'y a pas de réel dialogue entre le Père et le Fils au sein de la Trinité, car l'unique conscience divine est une propriété de l'essence. Avec Wong, nous préférons la position de Lonergan : en Dieu, l'unique conscience divine est partagée par trois « sujets ». Ceci montre d'ailleurs mieux comment la relation filiale de Jésus à Dieu est pleinement le *Realsymbol* des rapports du Logos au Père dans la Trinité. Nous avons par contre peine à suivre Wong dans son étude sur le sens du concept de « personne » : ses affirmations nous semblent relever d'une optique qui considère l'aspect relationnel comme élément structurel de la personne (ce qui suppose, comme le reconnaît Wong, que cette relation s'appuie sur la réalité absolue d'une « nature raisonnable » — cf. 215).

Ces remarques ne visent qu'à apporter une modeste contribution à un travail remarquable par sa solidité, sa clarté et sa profonde compréhension de l'œuvre de Rahner. Comme celui-ci le dit dans la Préface, Wong peut ainsi « rendre les présupposés de ma christologie plus clairement reconnaissables qu'ils ne le sont dans mes propres essais dogmatiques explicites ». On ne pouvait décerner un éloge plus vif et plus mérité.

The Schillebeeckx Case [7] est la traduction en anglais du volume publié en 1980 par Ted Schoof. On nous y présente cinq documents concernant l'examen par la Congrégation pour la Doctrine de la Foi du livre *Jésus* d'Edward Schillebeeckx : les questions posées en octobre 1976 par la Congrégation, la réponse de S. en avril 1977, l'appréciation de ces réponses par la Congrégation (juillet 1978), les conversations à Rome (décembre 1979) et la lettre finale de la Congrégation, avec sa note annexe marquant les résultats acquis et les ambiguïtés qui demeuraient au terme de ces échanges.

Ces documents sont accompagnés d'introductions et d'un épilogue qui montrent bien que l'on se trouve devant « un épisode à forte charge émotionnelle » (3). La manière et le ton sur lesquels ces remarques sont énoncées n'aideront guère, nous le craignons, à éclaircir la situation. T. Schoof estime « qu'il y a manifestement une barrière presque insurmontable à la compréhension mutuelle de part et d'autre ou, plus exactement, de la part de 'Rome' en ce qui regarde Schillebeeckx » (3) et il écrit dans sa conclusion : « Je pense qu'il ne peut guère y avoir le moindre doute que les autorités romaines n'ont jamais supposé que leurs idées aient eu besoin d'être clarifiées. La seule forme de clarté qu'elles peuvent reconnaître est d'être clairement d'accord avec l'interprétation donnée par la Congrégation de la foi catholique, (interprétation) considérée comme étant la seule correcte et 'vraie en permanence' » (153).

Si le P. Schillebeeckx avait publié en une seule fois sa trilogie sur Jésus — chose à peine pensable —, beaucoup de difficultés et les ambiguïtés de sa démarche encore inachevée [8] auraient pu se clarifier. D'autre part, quand des ouvrages connaissent un succès de librairie tel que celui des livres du P.S., le sujet qu'ils traitent, qu'on le veuille ou non, déborde le cadre des discussions académiques entre spécialistes, il tombe dans le domaine public (ce que montrent, pour qui en douterait *in casu*, les témoignages cités p. 157). A plus d'un lecteur l'intention du P.S. de procurer dans cet ouvrage « une *manuductio* de type apologétique... premièrement adressée à des non-croyants et à des chrétiens marginaux » (119 et 121) n'est peut-

---

7. *The Schillebeeckx Case*. Official Exchange of letters and documents in the investigation of Fr. Edward Schillebeeckx, O.P. by the Sacred Congregation for the Doctrine of Faith. 1976-1980. Edited, with Introduction and Notes, by Ted SCHOOF, O.P., New York/Ramsey, Paulist Press, 1984, 23 × 16, 158 p., $ 7.95. — Nos traductions ont été faites sur le texte anglais.

8. Pour ne signaler que deux auteurs auxquels on pourrait difficilement reprocher de « ne pas avoir d'antennes capables de recevoir le type de langage que S. emploie » (4), c'est ce que note T. IWASHIMA, dans *Menschheitgeschichte und Heilserfahrung*. Die Theologie von Edward Schillebeeckx als methodisch reflektierte Soteriologie, coll. Themen und Thesen der Theologie, Düsseldorf, Patmos, 1982 (ouvrage dont S. loue l'objectivité dans la Préface qu'il lui donne), où il consacre les p. 378-397 à relever ces points d'interrogation (cf. *NRT*, 1984, 413-416). De même Francis SCHÜSSLER FIORENZA, dans *Foundational Theology*. Jesus and the Church, New York, Crossroad, 1984, p. 18-28, conclut à la faiblesse de cette approche sur le plan de l'histoire et de la théologie fondamentale.

être pas apparue avec l'évidence qui ressort des conversations de décembre 1979. La Congrégation pour la Doctrine de la Foi se devait donc d'intervenir (quelles que soient les critiques, méritées ou non, que suscita la procédure suivie, nous n'entrons pas dans cette discussion). La Congrégation n'est pas d'abord un forum offert à la discussion, mais premièrement un organe par lequel la Hiérarchie s'acquitte d'une mission confiée par le Seigneur, celle de « confirmer la foi de ses frères », des plus humbles surtout et donc des plus menacés. Aussi l'attitude du Père Schillebeeckx nous apparaît-elle nettement plus catholique que celle des commentaires proposés par l'éditeur de ce volume.

Le *Studio bibliografico sulla cristologia in Italia* [9], qui vient de nous parvenir, sera un utile instrument de travail. Cette bibliographie couvre la période qui s'étend de la fin du Concile à nos jours. Elle développe un premier essai paru en 1983 dans *Lateranum* et englobe les publications en italien concernant la christologie durant l'époque en question, y compris les traductions d'auteurs étrangers. Près de deux mille entrées sont réparties en huit sections (dont les plus importantes sont subdivisées) : christologie systématique, biblique, patristique ; histoire de la christologie ; ses rapports avec d'autres traités, avec la philosophie et avec la littérature contemporaine ; le Saint-Suaire. Un index des noms d'auteurs facilite la recherche.

B-5000 Namur
rue de Bruxelles, 61

Léon RENWART, S.J.

9. N. CIOLA, *Studio bibliografico sulla cristologia in Italia (1965-1983)*. Roma, Pontificia Università Lateranense, 1984, 24 × 17, 140 p.